

Pierre Bourgeade

# La Rondelle

MERCURE  
DE FRANCE

COLLECTION CRIME PARFAIT = 0751-1310  
Créée par Jean Marcilly

Dans la même collection

Roger Peyrefitte, *La Soutane rouge*.  
Guy des Cars, *Le Faiseur de morts*.  
Suzanne Prou, *Les Amis de M. Paul*.  
Jean Lartéguy, *L'Or de Baal*.  
René Barjavel, *La Peau de César*.  
Pascal Lainé, *Plutôt deux fois qu'une*.  
Pierre-Jean Rémy, *Le Vicomte épinglé*.  
Jean Raspail, *Le Président*.

42  
33966  
(9)

825



# LA RONDELLE

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux éditions Gallimard*

- Les Immortelles*, nouvelles 1966.  
*La rose rose*, récit, 1968.  
*New York Party*, roman, 1969.  
*L'Aurore boréale*, roman, 1973.  
*L'Armoire*, roman, 1977.  
*Une ville grise*, roman, 1978.  
*Le Camp*, roman, 1979.  
*Le Football, c'est la guerre poursuivie par d'autres moyens*, roman, 1981.  
*Les Serpents*, roman, 1983.  
*Mémoires de Judas*, roman, 1985.  
*Les Immortelles*, théâtre, coll. Le Manteau d'Arlequin, 1968.  
*Orden*, théâtre, coll. Le Manteau d'Arlequin, 1969.  
*Deutsches Requiem*, théâtre, coll. Le Manteau d'Arlequin, 1970.

### *Chez d'autres éditeurs*

- Violoncelle qui résiste*, Le Terrain Vague, 1971.  
*Bonsoir Man Ray*, entretiens, Belfond, 1972.  
*Le Lac d'Orta*, Belfond, 1981.  
*La Fin du monde*, roman, Denoël, coll. L'Infini, 1984.  
*Étoiles rouges*, théâtre, l'Avant-Scène, 1977.  
*Le Procès de Charles Baudelaire, suivi de Fragments pour Guevara*, théâtre, Jacques-Marie Laffont, 1980.  
*The Passport, The Door (Le Passeport, La Porte)* théâtre, Ubu Repertory, éditeur, New York.

### *Éditions illustrées*

- A, noir corset velu*, poèmes, photographies d'Henry Maccheroni, Les Mains Libres, 1972.  
*Havkazaran Follies*, dessins de Jean-Pierre Vergier, Kesselring, 1976.  
*Le pays que je veux*, photographies de Christian Louis, Cercle d'Art, 1980.  
*Ultimum Moriens*, poèmes, dessins de Shirley Carcassonne, Dominique Bedou, éditeur, 1984.

PIERRE BOURGEADE

823

# La Rondelle



MERCURE DE FRANCE

MCMLXXXVI

01-21-04-1986-09149

ISSN 0751-1390  
ISBN 2-7152-1396-4.  
© MERCURE DE FRANCE, 1986.  
26, rue de Condé, 75006 Paris.  
*Imprimé en France*





Et lentement, peu à peu, se déroule une histoire dont tout l'intérêt repose sur une imperceptible déviation de l'intellect, sur une hypothèse audacieuse, sur un dosage imprudent de la Nature dans l'amalgame des facultés.

*Edgar Poe, sa vie et ses  
œuvres.*  
Charles Baudelaire





# 1.

Un vieux quartier de Paris, derrière la gare Montparnasse. Une petite place. Des platanes squelettiques. L'immeuble qui fait le coin. C'est là.

Pas de concierge. Une porte vermoulue. A droite de la porte, une plaque de cuivre, rongée par le temps :

DUVALLON ET FILS  
Draperies en gros  
2<sup>e</sup> étage gauche

Ascenseur poussif. Palier étriqué. Peintures murales ocre-jaune, qui s'écaillent. A l'angle de la paroi et du plafond, toiles d'araignées. Au centre de la porte gauche, fixé par quatre punaises, un écriteau calligraphié : ENTREZ SANS FRAPPER. J'appuie sur le bec-de-cane, j'entre.

Dans l'entrée, assise derrière une table de bois blanc, une femme d'une soixantaine d'années

sursaute. Elle somnolait, je l'ai réveillée. Elle est vêtue d'une robe informe, dans les tons beiges. Elle a les cheveux poivre et sel, une tête de fouine. Par-dessous la table, j'aperçois ses bas tire-bouchonnés, ses longs pieds chaussés de charentaises.

— Vous désirez ?

— Je voudrais voir M. Duvallon.

— Vous avez rendez-vous ?

— C'est lui qui m'a demandé de venir.

— Il vous a écrit ?

— Il m'a téléphoné.

— Quand ?

— Ce matin.

— Vous êtes monsieur ?...

— Frank Brazier.

— Veuillez attendre.

Elle repousse sa chaise et se lève. J'entends ses os cliqueter. Traînant les pieds, elle se dirige vers un couloir étroit qui prend à droite. Une porte s'ouvre, se referme. J'attends trois minutes. L'entrée sent le pipi de chat. La vieille revient.

— M. Duvallon va vous recevoir.

Je la suis dans le couloir mal éclairé. Elle pousse la troisième porte sur sa droite. J'entre. La porte se referme derrière moi.

Duvallon est assis derrière un petit bureau. Il ne se lève pas. Il me fait signe de m'asseoir sur une chaise cannée, mise en biais devant le bureau. C'est un homme petit, un peu chauve, au teint grisâtre. Il est tout habillé de noir. Je travaille

pour lui depuis treize ans et c'est la première fois que je le vois. Sa voix est douce.

— Content de vous voir, Brazier.

— Mes respects, monsieur le Directeur.

— Vous avez bien travaillé, ces derniers temps.

— J'ai eu de la chance, c'est tout.

— Et cette mauvaise blessure ? Guérie ? (J'ai récolté, l'an dernier, trois balles de 6.35 dans le poumon.)

— Tout à fait.

— Des Syriens, je crois ?

— Des Irakiens.

— De faux Irakiens, si je me souviens bien.

Encore plus redoutables que les vrais !

— Les faux, les vrais, quelle importance !

— Exact.

— C'est le passé.

— Oui...

Il se caresse méditativement le bout du nez. Je me demande pourquoi il m'a fait venir. Il tousse un peu, s'éclaircissant la voix. Nous y sommes.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, Brazier.

— Ah ?

— Le Service est dissous.

— Pardon ?

— Le Service est dissous. Je prends ma retraite. Je vais aller élever des moutons dans le Périgord. Vous connaissez la région de Nontron ?

— Non.



— Vous avez tort. C'est une très belle région. Désertique, mais pittoresque. C'est là que je vais me retirer. J'ai acheté une ferme. Vingt brebis. Vingt chèvres. Je ferai du fromage. Vous aimez le « chabichou » ?

— Jamais goûté.

— Vous devriez.

Il ferme les yeux, appuie son front sur sa main. Il a les mains minces, nerveuses, petites, les ongles soigneusement manucurés. Un ange passe. Je fouille dans mes poches à la recherche d'une cigarette. J'en sors un paquet de gauloises tout fripé.

— Je peux fumer ?

— Bien sûr.

La gauloise a un goût poussiéreux. Je fume en silence. Duvallon reste complètement immobile. Par la fenêtre aux carreaux mal lavés, qui donne sur les arbres fanés du square, je vois la lumière du jour devenir jaune. J'écrase le mégot dans un cendrier.

— On sait pourquoi ?

Duvallon paraît se rappeler que j'existe.

— Pourquoi, quoi ?

— Pourquoi le Service est dissous.

— Non.

— Question politique ?

— Probable.

— Il n'y a rien à faire ?

— Rien. Je prends le train de Limoges demain matin. Vous voulez voir une photo de la ferme ?

— Merci. Mais moi, dans tout ça ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Ce que vous voudrez.

Je ne peux empêcher ma voix de trembler.

— J'ai trente-sept ans. Treize ans que je suis dans le Service. Je peux me recaser dans l'administration ?

— Vous voulez rire.

— Alors, quoi ? La soupe populaire ?

Il sort de sa poche un carnet, déchire une feuille, griffonne quelques mots.

— Écoutez, Brazier. J'ai une proposition à vous faire. Je connais un vieux schnock, le colonel Quercy, un ancien camarade de régiment. Il a mon âge, la soixantaine. En quittant l'armée, il a mis sur pied une petite agence de détectives. Il emploie habituellement deux enquêteurs. L'un vient de mourir : crise cardiaque. Je lui ai parlé de vous hier soir. Si vous voulez la place, elle est à vous.

— L'agence est spécialisée ?

— Dans le minable : constats d'adultère, espionnage d'amoureux, filature de caniches. Mais, minute : ça rapporte ! Certains gros bourgeois paient des fortunes pour savoir si leurs femmes s'envoient en l'air l'après-midi, ou si elles visitent les musées. Quercy va vous faire un pont d'or.

— Ouais.

Je cherche son regard. Je voudrais y déceler une once de regret. Mais non. Rien. Regard vide.

Duvallon arrache un poil à sa narine gauche et le contemple attentivement. Silence. Puis de nouveau, sous ses lourdes paupières, ses yeux glissent vers moi et me fixent. Froids.

— Alors ? Votre réponse ?

— J'accepte. Mais je vais me faire chier comme un rat mort.

— Et moi ?



## 2.

Le colonel Hannibal Quercy, président fondateur de l'agence *Veritas*, a le physique de l'emploi. C'est un colosse aux mâchoires d'acier. Il a les yeux bleus. Pas un poil sur le crâne : la boule à zéro, comme à l'armée. Il est vêtu de tweed et porte une cravate club aux couleurs de son ancien régiment. A la boutonnière, le canapé de la Légion d'honneur. Sa jambe gauche est raide (il a reçu une balle dans le genou pendant la bataille d'Alger). Il ne se sépare jamais d'une canne anglaise, sorte de demi-béquille tenant le coude, qui ne quitte pas sa main gauche. Il me reçoit debout et me tend sa main droite, large comme un sourire de saint-cyrien.

— Heureux de vous accueillir à *Veritas*, Brazier. Duvallon m'a dit le plus grand bien de vous. Vous vendiez du drap ?

— Pas directement. Je m'occupais de la correspondance avec les demi-grossistes.

— Drôle d'occupation pour un beau garçon comme vous. Taille ? Poids ?

Brusquement, il m'envoie un coup de béquille en pleine poitrine. Je n'ai pas vu venir le coup, et je manque de m'étaler en arrière. Je me raccroche comme je peux à un classeur. Il rigole.

— Eh bien ?

Je me redresse, me frottant la poitrine à la place du cœur. S'il avait appuyé le coup, il me tuait.

— 1,85 mètre, 78 kilos.

— Mon colonel.

— 1,85 mètre, 78 kilos, mon colonel.

— Vu, Brazier. C'est la première et la dernière fois que vous m'appelez « mon colonel ». Désormais, vous m'appellerez « patron ».

— Bien, patron.

Il va s'asseoir derrière son bureau et pose la béquille devant lui. Il a l'air de beaucoup s'amuser.

— Ce brave Duvallon, vous l'appeliez comment ?

— Monsieur Duvallon.

— « Monsieur Duvallon » ! Passer sa vie à s'entendre appeler « monsieur Duvallon » et à vendre de quoi faire des fonds de culotte ! Il ferme boutique, je crois ?

— Il a fait faillite.

— Je l'ai prévenu cent fois plutôt qu'une : « Duvallon, le drap est foutu. » Il y a vingt ans, le bourgeois s'offrait, une fois par saison, un

costume trois pièces. Aujourd'hui, on achète une veste de polyester et on en a pour la vie. Il n'a jamais voulu m'écouter, bien entendu. Je suppose qu'il va aller élever des chèvres.

— Exact.

— Il a toujours dit qu'il le ferait. Je m'y connais en hommes, Brazier : c'est ce qu'il fera de mieux. Vous avez remarqué comme il a les mains petites ? Tout à fait ce qu'il faut pour traire des chèvres... Ha, ha !

Il se renverse en arrière et rit un bon coup. C'est vrai que Duvallon a des mains de femme. Ça m'a tout de suite frappé, quand je l'ai vu. J'ai compris pourquoi, dans le Service, il avait la réputation d'être un remarquable dynamiteur. Avec des mains aussi petites, on peut régler un mouvement d'horlogerie au dixième de seconde.

— Rien ne me fait plus râler que de voir un type rater sa vie ! dit Quercy. J'ai offert vingt fois à Duvallon de travailler avec moi. Mince comme il est, il aurait fait merveille dans les filatures. Vous avez le sens de l'idéal, Brazier ?

— Sûr.

— Ça se voit à vos yeux. Vous êtes l'homme que je cherche.

En quelques minutes, il me met au courant de ce que je dois savoir de l'agence. C'est exactement ce que Duvallon m'a dit. *Veritas* ne s'occupe que d'affaires sentimentales. Ça n'a l'air de rien, mais c'est un racket ! Quercy est en cheville avec une vingtaine d'avocats qui remettent la carte de



l'agence à leurs clients lorsque ceux-ci sont en quête de preuves pour des procès en divorce : un filon, qui n'est pas près de s'épuiser.

D'autre part, Quercy est membre du « Casoar », association qui regroupe la plupart des officiers. Nombre de ceux-ci se marient sur le tard, au moment où, quittant l'armée, ils « pantoufflent » pour prendre des postes de direction dans les grandes sociétés. Ils épousent des jeunes femmes à la recherche du « gros sac » dont beaucoup, par la suite, ont des aventures, pendant que « papa-gâteau » est au bureau. D'où soupçons, enquêtes, filatures. Là aussi, une source d'affaires sans fin !

Quercy n'a jamais eu plus de deux enquêteurs, partant du principe militaire qu'il faut toujours tout pouvoir contrôler soi-même. Il refuse dix fois plus d'enquêtes qu'il n'en traite. Les honoraires demandés par l'agence sont de cinq mille francs par jour, plus les frais, à quoi vient s'ajouter, en cas de conclusion heureuse, le paiement d'une gratification de « bonne fin » qui peut atteindre plusieurs millions d'anciens francs.

Les enquêteurs sont eux-mêmes rémunérés selon ce système : fixe, frais, gratifications. L'agence a fait plus de trois milliards de chiffre d'affaires en 1983. L'enquêteur décédé, que je vais remplacer, avait lui-même empoché trente millions anciens dans l'année. Si tout se passe bien, je devrais atteindre ce chiffre. Qui se plaindrait ?

### 3.

Les deux premiers mois passent comme un rêve. Le travail est enfantin. Simples filatures. Un aveugle pourrait les assurer. Nous suivons des amoureux qui bayent aux corneilles, des femmes du monde qui ne se doutent de rien.

Je m'entends très bien avec l'autre enquêteur. Il s'appelle Marc Vallois. C'est un costaud, d'une quarantaine d'années, qui a le nez cassé, et qui porte toujours de superbes cravates.

Les semaines se déroulent selon un rite immuable. Le lundi matin, conférence chez le patron. Chacun de nous se voit confier une affaire. Sauf exception, les enquêtes se règlent avant le week-end. Nous avons feu vert pour mener les choses à notre guise, et nous prêter main forte si besoin est. En cas de coup dur, nous pouvons faire appel aux détectives d'une autre agence, mais le patron n'y tient pas. Le

vendredi, en fin d'après-midi, nous remettons nos rapports.

L'agence est située dans le quartier des affaires, 27, rue de Lisbonne, au premier étage d'un confortable immeuble de bureaux. Le patron est souvent absent. D'après Vallois, il passe l'essentiel de ses après-midi sur les champs de courses. Il a une secrétaire, Véronique, une blonde rétro, à la devanture avantageuse, qui sait toujours où le toucher.

Il paye rubis sur l'ongle. Le premier mois, j'empoche 15 000 F de fixe et 12 000 F de gratifications. Je m'achète aussitôt une petite Honda 125 cm<sup>3</sup> rouge, qui me permettra de suivre les voitures dans Paris sans ruiner l'agence en taxis.

Le second mois, j'ai vraiment la pêche. Je file, entre autres, la femme d'un grand avocat qui prend des leçons de tennis « particulières » avec un beau moniteur du Racing, et la femme d'un banquier, soupçonnée à tort de kleptomanie : des malfrats, pour la faire chanter, ont caché des babioles dans son sac. J'élucide l'affaire en quarante-huit heures. Le banquier est si heureux qu'il remet au patron, à titre de « bonne fin » un chèque de 100 000 F sur lesquels Quercy, en fonction d'un barème compliqué, me ristourne 28 995 F. Cette somme, ajoutée à mes 15 000 F de fixe, fait que j'encaisse pour ce seul mois, 45 000 F. Je ne regrette plus le Service secret !

Le lundi suivant, c'est le 4 avril. Il fait un vrai temps de printemps. A neuf heures précises, nous



# CRIME PARFAIT


Frank Brazier, agent secret français, apprend un jour que le service dont il dépend est dissous. Que faire, désormais ? Sur la recommandation de son ancien chef, il est engagé par une agence de détectives privés, spécialisée dans les affaires "sentimentales".

Or, à l'occasion d'une banale filature, Brazier voit se multiplier les meurtres dans un quartier de Paris livré à feu et à sang - tout cela à cause d'une simple petite rondelle de métal...


Roman criminel, roman d'espionnage, de science-fiction et d'horreur, *La rondelle* nous offre tous les polars possibles en un seul !

Couverture de DIMITRI SELESNEFF



D 21396/02-86   
ISBN 2-7152-1396-4



IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6 



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist

Programme de génération — Louis Eveillard

Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

